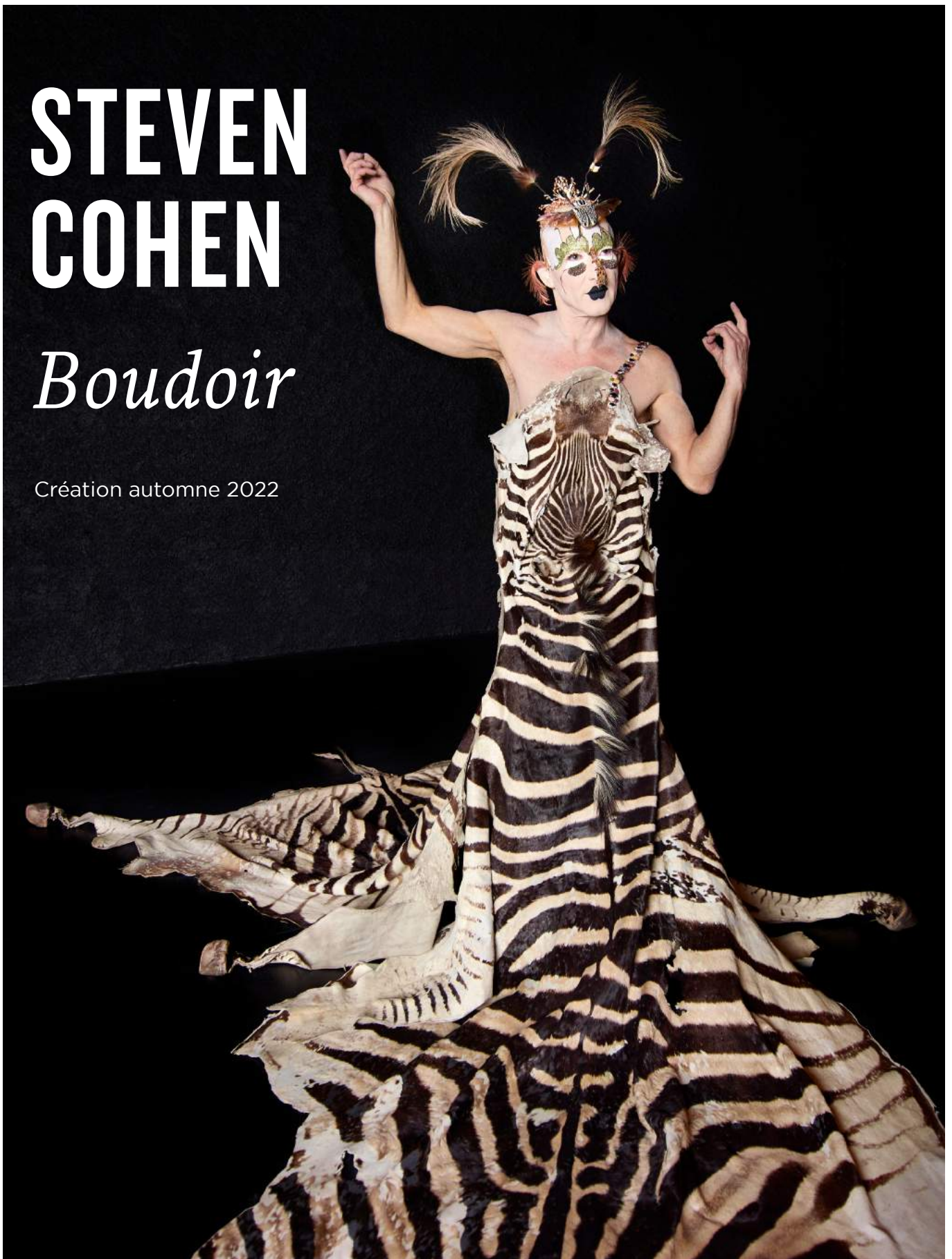


**STEVEN
COHEN**

Boudoir

Création automne 2022



CONTACTS

Textes d'Eric Vautrin, dramaturge de Vidy-Lausanne, sauf mention contraire.

Reproduction autorisée en citant la source et les auteurs-rices.

Actualisé le 13 octobre 2021

THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

DIRECTION

VINCENT BAUDRILLER

PRODUCTION

DIRECTRICE DES PROJETS ARTISTIQUES ET INTERNATIONAUX

CAROLINE BARNEAUD

C.BARNEAUD@VIDY.CH

T +41 (0)21 619 45 44

CHARGÉE DE PRODUCTION

ANNE-CHRISTINE LISKE

A-C.LISKE@VIDY.CH

T +41 (0)21 619 45 83

M +41 (0)79 345 77 65

DIFFUSION

ELIZABETH GAY

ELIZABETH.GAY@VIDY.CH

M +41 (0)79 278 05 93

TECHNIQUE

DIRECTION TECHNIQUE

CHRISTIAN WILMART / SAMUEL MARCHINA

DT@VIDY.CH

T +41 (0)21 619 45 16 / 81

PRESSE :

DIRECTRICE DES PUBLICS ET DE LA COMMUNICATION

ASTRID LAVANDEROS

A.LAVANDEROS@VIDY.CH

T +41 (0)21 619 45 74

M +41 (0)79 949 46 93

COMPAGNIE STEVEN COHEN

SAMUEL MATEU

T +33 (0)6 27 72 32 88

CIESTEVENCOHEN@GMAIL.COM

PARTAGEZ VOS COUPS DE CŒUR

   @theatrevidy

BOUDOIR

Installation/Performance

De et avec

Steven Cohen

Production

Théâtre Vidy-Lausanne
C^{ie} Steven Cohen

Coproduction

Bonlieu, Scène nationale Annecy - Théâtre Saint-Gervais Genève - BIT Teatergarasjen - Mousonturm Frankfurt - Théâtre National de Bretagne, Rennes - Festival d'Automne - TAP Théâtre et Auditorium de Poitiers (en cours)

Ce spectacle est soutenu par le projet PEPS dans le cadre du programme européen de coopération transfrontalière Interreg France-Suisse 2014-2020.

Avec le soutien de Pro Helvetia, Fondation Suisse pour la Culture

Avec les équipes de production, technique, communication et administration du Théâtre Vidy-Lausanne

Création saison 2022-2023, Lausanne

PRÉSENTATION

Dans cette nouvelle création, Steven Cohen reçoit dans son boudoir. Si ses performances ont consisté jusque-là à s'exposer voire se surexposer sur scène ou dans des espaces publics, cette fois il accueille dans un espace intime et réservé, chapelle ou refuge destiné à recueillir ses souvenirs autant qu'à recevoir ses visiteurs.

Le boudoir est traditionnellement une salle de la maison bourgeoise réservée aux conversations féminines, entre le salon et la chambre - double inversé de l'espace public et civil largement masculin - un espace à la réputation légère voire méprisée mais dont Sade a fait le lieu d'une liberté retrouvée et revendiquée par le rapprochement entre sexualité et philosophie, intimité et critique sociale des dogmes et des pouvoirs contraignants.

Ce spectacle-installation est conçu comme l'aboutissement des précédentes créations de ce performeur et plasticien né en 1962. **Steven Cohen est présent dans l'espace, seul, hôte autant que meuble parmi les meubles. Il accueille les spectateurs et interagit** avec cet espace intimiste conçu par lui et en sa présence: un lieu scénographié et décoré, chambre de souvenirs autant que salon à l'élégance surannée, rassemblant des objets et meubles divers (son œuvre de plasticien est faite de meubles qu'il transforme, adapte ou détourne), tableaux et candélabres, œuvres graphiques et statuaire animalières habillées.

Chaque élément contient des éclats de mémoire resurgie d'une vie collective passée (sociabilité bourgeoise, appareils et costumes, religion, souvenirs de guerres ou trophées célébrant la mainmise de l'homme occidental sur la nature, l'animal ou des corps et des cultures éloignés...). Par le collage ou la collusion de référents mémoriels contradictoires, objets, meubles ou costumes deviennent alors des formes hybrides et métamorphiques. L'ensemble forme un espace intime voire mental, mais surtout un lieu élégant et délicat invitant à une forme de méditation, d'introspection si ce n'est d'apaisement, offert à l'imagination de chacun.

Steven Cohen opposera à cet espace intime, simultanément ou successivement, des enregistrements vidéo d'actions réalisées en extérieur dans des lieux symboliques et mémoriels: doubles inversés du boudoir où les affaires publiques s'insèrent dans un espace privé, ces actions sont basées au contraire sur l'exposition du privé ou de l'intime dans l'espace public. Dans les deux cas, formes et actions - qui ont le corps métamorphosé de Steven Cohen comme centre - révèlent comme se tressent ensemble conflits intérieurs, représentations, oppressions et loi.

Avec *Boudoir*, il poursuit ainsi ses recherches sur l'empreinte des pouvoirs et de l'histoire sur les corps, de la mort sur la vie. Comme dans ses œuvres précédentes, il la déjoue par l'invention concrète, plastique et sensuelle, d'identités hybrides et fluides nées des contraires tenus ensemble - pour ainsi dire *incorporés, métabolisés*. Il nomme *transgression* cette alliance des opposés: violent et délicat, trivial et élégant, populaire et savant, intimité et espace public, personnel et collectif, sacré et profane, vie et mort, féminin et masculin. **L'ensemble donne naissance à un être libre, aussi conscient des désastres du monde qu'aérien et délicat dans sa présence.**

ŒUVRES PLASTIQUES DE STEVEN COHEN ET LIEUX D'INSPIRATION DU BOUDOIR



1



2



4



5



3



6

1. Chez Steven Cohen, dans son *boudoir*, à Lille.
2. Steven Cohen, *Fallen Soldier*, impression sur soie, c.1993. Courtesy Galerie Stevenson, Johannesburg.
3. La chambre noire de la reine blanche au château de Chenonceau. Chambre de Louise de Lorraine (1553-1601), veuve de Henri III, aux murs noirs ornés de dessins argent (cornes d'abondance déversant des larmes, ossements, pelles et pioches d'inhumation...).
4. Steven Cohen, *La chaise d'Elu*
5. Steven Cohen, *Cornes de vache (I wouldn't be seen dead in that!)*, 2003-6
6. Tombes juives en forme de chaussures, Berdichev, Ukraine

« Corseter les corps, les comprimer. Rassembler des fragments d'animaux empaillés, des accessoires contraignants, des costumes-objets. Des corps prothèses pour des êtres composites. Porter le poids mort. Supporter le vivant. Restreindre et redéfinir le mouvement, gêner et entraver la danse. (...) Rapprocher les contraires, du vivant et du mort, de l'humain et de l'animal, du féminin et du masculin. Explorer les ambivalences de l'affreux et du sublime, du sacré et du profane, de la douceur et de la cruauté. Affronter les paradoxes. Surmonter la contrainte du poids des corps morts. Être en quête d'un langage brutal, gauche et élégant. »

STEVEN COHEN



© Valérie le Guern

STEVEN COHEN ET LA TRANSMUTATION DE L'ÊTRE ET DE L'HISTOIRE

L'œuvre de Steven Cohen peut prendre des formes plastiques ou performatives. Ses peintures ou sérigraphies sont des collages faisant cohabiter des iconographies diverses, références à l'histoire de l'art, la religion, la pop culture ou une mémoire dépareillée de l'histoire sociale. Il réalise également des meubles, restaurant et « augmentant » des objets existants — visages extatiques ou phallus sur des toiles de siège, cornes prolongeant un dossier, plumes léchant un accoudoir, etc. — notamment en rembourrant les assises et cadres anciens avec des toiles sérigraphiées et peintes à la main. Pour la création de *Boudoir*, il revisite ce type de techniques liées aux arts visuels qu'il a utilisé à ses débuts. Ces meubles sont souvent d'inspiration ou d'origine Art Nouveau ou Liberty, ces époques où l'excentricité, l'imitation libre des formes naturelles ou animales et l'extrême raffinement se côtoyaient dans un même objet : meubles chimériques relevant d'une alchimie aussi délicate que provocatrice par ses hardiesses formelles. Époques où la technologie naissante des premiers gramophones encourageait un spiritisme florissant et le dialogue avec les défunts. Époques qui sont aussi celles du colonialisme triomphant, des exhibitions d'êtres humains, de l'exploitation à outrance de la main-d'œuvre ouvrière au profit d'une classe bourgeoise et privilégiée, et qu'en Afrique du Sud, la domination britannique s'affirmait au prix de massacres des Zoulous et des Boers (fermiers libres franco-néerlandais) et des premiers camps de concentration, sur fond de course à l'or et de crise boursière.

C'est bien l'horizon de l'œuvre de Steven Cohen : comment le raffinement cohabite ou dialogue avec l'horreur, comment il peut en être simultanément l'expression et l'antidote.

L'artiste se confronte aux oppressions sociales, raciales et sexuelles et aux forces d'exclusion de la différence — celles qu'il connaît et a traversé comme homme blanc, sud-africain, juif et *queer* (plus que gay) : la mémoire du génocide des juifs comme le rejet de la différence sexuelle traversent l'ensemble de son œuvre. Il ne parle pas pour les autres — ni pour les femmes noires, ni pour les pauvres, par exemple. Mais sa dénonciation des cadres du patriarcat et des pouvoirs oppressants — depuis son point de vue donc — résonne au-delà de sa seule situation, parce qu'il révèle des structures, des machinations et des apories sociales coupables. Et il s'exprime en tant qu'homme blanc et artiste, ce qu'il considère comme deux positions privilégiées, une forme de luxe dont il s'attache à profiter pleinement, c'est-à-dire sans compromis et sans condescendance pour lui-même. Ce luxe est à la fois celui de l'élégance et de la radicalité.

Enfin, s'il se définit comme *queer*, c'est pour marquer moins une catégorie d'appartenance qu'une absence d'assignation, au contraire — préférant inquiéter plutôt que revendiquer. C'est un autre aspect, essentiel, de cette œuvre protéiforme : défaire les assignations pour révéler le jeu des pouvoirs et, au même moment, réouvrir les possibles.

Défaire les assignations, cela vaut pour lui-même comme pour les êtres chers, l'histoire, l'imagerie artistique (culturelle, religieuse...). Si Steven Cohen entretient un lien si intense avec l'histoire de l'art (représentations et pratiques - religieuses, savantes comme populaires ou vernaculaires), avec l'histoire (notamment à travers les lieux qu'il choisit pour ses performances publiques) et d'une façon générale avec la mort, ce n'est jamais nostalgique ou élégiaque : au contraire, il parvient ainsi à « losing the lost », perdre la perte ou les perdus, entretenir conscience et mémoire pour faire apparaître le nouveau.

Les figures dans lesquelles il se métamorphose, étrangement semblables et toujours différentes, aussi légères que les papillons dont il s'orne des ailes, sont à la fois des tombeaux et des catalyseurs, des *alephs* anonymes et des sorciers de la mémoire du futur.

ERIC VAUTRIN

DRAMATURGE DU THÉÂTRE VIDY-LAUSANNE

ACTIONS RÉALISÉES DANS DES LIEUX PUBLICS MÉMORIELS



1



2

1. *Golgotha - Dead man dancing*, Times Square, Wall Street, New York City, 2007. Dans cette performance Steven Cohen portait des stiletos (plus précisément des "skullettos") faits à partir de crânes humains achetés légalement à New York.

2. *Voting*, 1999/2010. Dans la longue et lente file d'attente d'un bureau de vote en Afrique du Sud.

Steven Cohen est représenté par la Galerie Stevenson, Cape Town et Johannesburg.

<https://stevenson.info/artist/steven-cohen>



3



4



5

3. *Coq/Cock*, Paris, 2013, pour le Festival d'Automne, le sexe attaché à un coq sur le parvis du Trocadéro à Paris. L'animal symbolique se déplaçait librement dans ce lieu chargé d'histoire – face à la Tour Eiffel (industrie triomphante et tourisme de masse) et au guerrier Champ de Mars, devant les bâtiments marqués par la double mémoire coloniale et culturelle du Palais de Chaillot.

4. *Cleaning Time*, Heldenplatz, Vienna, 2007. Sur cette place, en 1938, alors que l'Allemagne venait d'annexer l'Autriche, les Juifs furent forcés de nettoyer sols et trottoirs avec des broasses à dent – une humiliation publique comme nulle autre ville allemande n'en connut.

5. *Chandelier*, 2001, bidonville de Johannesburg.

"Par mes déplacements en chandelier-tutu à travers le bidonville en état de destruction, et par le fait de filmer, c'est ce que je fais aussi : une peinture digitale de la vie sociale, à moitié imaginaire et à moitié horriblement vraie. Le travail de Chandelier révèle à travers l'art de la performance, de la danse et du film, les contradictions entre l'Europe et l'Afrique, les blancs et les noirs, les riches et les pauvres, l'ombre et la lumière, le privé et le public, les forts et les opprimés, la sécurité et le danger." (SC)

UN CORPS HYBRIDE, ENTRE INTIMITÉ ET MÉMOIRE



1. *put your heart under your feet... and walk! / à Elu*, 2017
2. *Cradle of Humankind*, avec Nomsa Dhlamini, 2011
3. *Dancing inside out*, Kunsthalle Wien, February 2006
4. *Az Die Muter Shreit Oifen Kind 'Mamzer', Meg Men Ir Gloiben (When a Mother Shouts at Her Child 'Bastard', You can Believe Her)*, C-print, 1999

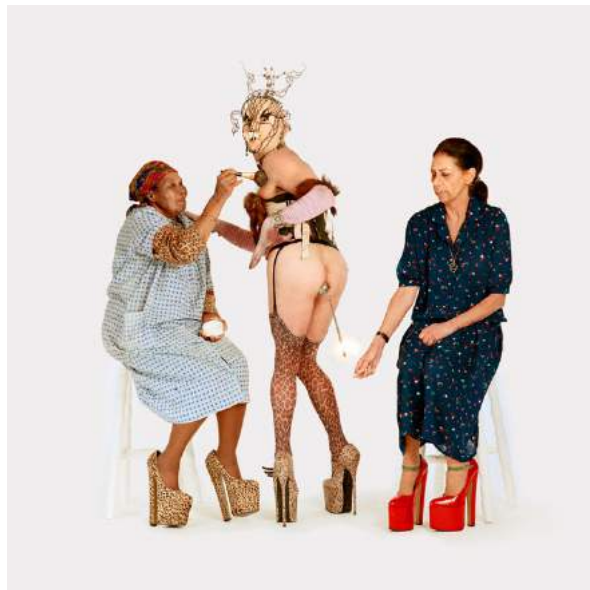
1



2



3



4

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIEN BÉCOURT POUR *MOUVEMENT* N°99 (JANV. 2019, EXTRAITS)

Vous comparez le théâtre à un temple, où la mort ferait l'objet d'un rituel collectif.

Ça peut paraître éculé, mais je crois vraiment que les théâtres sont nos temples et que nous pouvons y pleurer collectivement. Je ne cherche pas à faire éprouver au public que «je suis plus triste que lui». Dans la religion juive, on perd le contact avec quelqu'un dès le moment où il meurt. On n'a plus le droit de le voir, ni de le toucher. Ce n'est pas vous qui êtes aux côtés du corps pendant la veillée mortuaire, mais une personne spécialement désignée. Quand mon frère s'est suicidé, il a fallu que j'insiste pour l'embrasser une dernière fois. On lui a interdit des funérailles juives, non parce qu'il était gay ou qu'il s'était suicidé, mais parce qu'il désirait être incinéré.

Ce rituel aurait pu rester d'ordre intime.

Je pourrais le réaliser dans ma salle de bain, mais ce ne serait plus un rituel public. Je pense que l'art le plus important se produit en privé, dans les chambres à coucher, sous le plancher, n'importe où. Mais peut-on encore considérer ça comme de l'art ? L'art comporte une prise de risque. Tu peux faire des dessins de merde ou des dessins géniaux, et ne jamais les montrer à personne : ça ne comporte aucun risque.

Faites-vous une distinction entre la vie et l'art ? Où placez-vous la frontière entre votre vie publique et votre vie intime ?

Ma vie, c'est ce que vous avez devant vos yeux. C'est tout ce que j'ai. Je ne m'en plains pas, je suis reconnaissant d'être en vie, mais je n'ai rien d'autre quand je rentre chez moi. Je pense art, je baise art... ma vie est art. C'est pour cette raison qu'avoir Elu à mes côtés était tellement important. Nous faisons équipe, nous formions une assemblée à nous deux. Désormais, je me sens vraiment isolé dans le monde de l'art. On continue aujourd'hui à me demander où je puise mon inspiration... Je n'avais même pas idée de ce qu'était la performance au moment où j'ai commencé ! C'était libre, intuitif, je ne ressentais pas le poids du savoir. Si j'avais pris connaissance de ce qui a été fait avant moi, une grande part de mon travail n'aurait sans doute jamais vu le jour. Je ne connaissais ni Leigh Bowery, ni Carolee Schneemann, pas plus que l'actionnisme viennois. À l'époque je m'en foutais, j'étais persuadé que j'inventais des trucs. Ça émanait presque d'une forme d'ignorance. Quand tu as le statut d'artiste, il est impératif de se remettre en question. Si tu arrêtes de t'interroger sur la nature de ton travail, tu es foutu. Tu te perds dans des certitudes. La fonction principale de l'art, c'est de poser les bonnes questions. Mais je ne suis pas assistant social, je ne peux pas réparer le monde.

On ressent dans votre travail une profonde empathie pour le vivant, qu'il s'agisse d'humains ou d'animaux.

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de différence entre les deux. Nous sommes de vraies bêtes sauvages, une espèce particulièrement grégaire. Si l'on incrimine autant la société, c'est parce qu'elle nous empêche de vivre en harmonie avec notre environnement naturel, qu'elle impose des règles qui nous empêchent d'avoir un rapport animiste au monde. En observant la façon dont les gens se nourrissent, se déplacent en masse ou pratiquent le sport, je ne peux m'empêcher de les comparer à des animaux. Quand vous invoquez l'esprit des animaux, c'est autant vous qui entrez dans l'esprit des animaux que l'inverse. La pire chose qu'on m'ait dite, en l'occurrence ma colocataire, c'est : «Je déteste les animaux.» Comment peut-on dire une telle connerie ? Si tu hais les animaux, tu ne dois pas être loin de haïr les êtres humains.

Pensez-vous qu'une œuvre d'art puisse avoir un impact politique ?

Malheureusement, une œuvre n'aura jamais l'efficacité d'une bombe, d'une attaque-suicide ou d'une insurrection armée. Je pense que nous surestimons l'art de toute manière. À bien y songer, qu'est-ce que l'art a changé dans le monde ?

BIOGRAPHIE

Steven Cohen est né en 1962 en Afrique du Sud, il vit aujourd'hui à Lille. Performeur, chorégraphe et plasticien, il a orchestré des interventions dans des lieux publics, dans des galeries d'art ou des théâtres. Son travail met en lumière ce qui est en marge de la société, à commencer par sa propre identité d'homme blanc, gay, juif et sud-africain.

Loin d'être narcissiques, ses mises en scène de son corps, nourries de sa propre histoire, constituent le support d'une exploration des failles et des grâces de l'humanité. Ses maquillages ultrasophistiqués, soignés, sont aussi élégants que surprenants. Ses costumes excentriques, brillants et féériques à la fois, empruntent aux univers du luxe et de l'élégance, à des souvenirs de rituels archaïques, à une mémoire bourgeoise ou coloniale comme aux inspirations *queer*. Ils dévoilent plus qu'ils ne cachent et contraignent le corps et le mouvement, comme pour marquer à la fois le poids du monde et les entraves des pouvoirs sur les corps, mais ils sont avant tout des montages ou des collages à même le corps, le transformant en chimères ou en êtres hybrides à l'identité incertaine, multiple et fluide.

Steven Cohen se travestit ainsi, ou plutôt se métamorphose, en une créature aussi inquiétante que colorée. En faisant irruption sur scène ou dans l'espace public, il crée une brèche dans le quotidien et dans l'esprit, non pas pour faire trébucher mais pour forcer à stopper les évidences et à faire face, ensemble, à l'indifférence qui gagne du terrain dans nos sociétés.

Il a exposé et performé dans le monde entier. Le musée de Johannesburg prépare une exposition rétrospective de l'ensemble de son œuvre.



© Valérie le Guern

EXTRAITS DE PRESSE

SPECTACLES PRÉCÉDENTS

« Les mots manquent pour qualifier l'impact de Steven Cohen, 54 ans, autodéfini « *monstre homosexuel juif et blanc* ». L'homme plutôt petit, dissimulé dans un baggy tombant, le crâne chauve sous un bonnet et le visage caché par le capuchon de son sweat, « *parce que le soleil [lui] donne un eczéma terrible* », a fait de son corps une œuvre d'art somptueuse. Immense sur ses cothurnes-sculptures haut perchés qui l'entravent autant qu'ils le subliment, d'une envergure physique soudain époustouflante, il exhibe un visage maquillé comme un tableau avec faux cils multicolores - quatre heures de travail avant d'entrer en scène -, un corps orné de parures, plumes, dentelles, chinées à droite, à gauche et autres appareillages souvent très sexe. Une beauté inconfortable à couper le souffle, une affirmation de la différence exacerbée dans un feu d'artifice d'invention de soi. »

LE MONDE, ROSITA BOISSEAU, 21 JUIN 2017

« En équilibre précaire, les pieds vissés sur des talons aiguilles d'une hauteur aberrante, Steven Cohen est juché au-dessus du monde. Le monde, cette terre en putréfaction où sédimentent nos morts, depuis des milliers d'années. Sur quoi marchons-nous, au juste ? Quelle est cette matière qu'on écrase de nos talons ? Sur le plancher des théâtres, Pina Bausch avait fait dérapier ses danseurs sur des milliers d'œillets roses dans *Nelken*, les avaient fait s'épuiser sur un sol de tourbe dans le *Sacre du Printemps*, ou jouer dans des hectolitres d'eau comme sur de l'herbe tendre, de la vraie. A quelques années d'écart, dans le fondamental *Description d'un combat*, Maguy Marin épluchait de son côté le plateau de scène comme on pèle un oignon : sur les vers de l'*Iliade*, les tissus bleus amoncelés au sol laissaient place aux tissus or qui eux-mêmes découvraient des tissus rouges. L'héroïsme, puis le bain de sang. Sur quel sol est-il encore possible d'avancer, dans la vie, comme au théâtre ? Quand tout est déjà recouvert ? Quand il faut enjamber les cadavres ? Steven Cohen a toujours semblé transporter toute la solitude du monde, toute la stupéfaction des hommes, sous ses pieds. D'année en année, il s'est inventé des centaines de chaussures originales. Des falaises d'une hauteur vertigineuse sur lesquelles il sillonnait le sol défoncé des townships de Soweto, quasi nu sous son lustre en cristal porté en tutu pour une performance filmée en 2002. »

LIBÉRATION, ÈVE BEAUVALLET, 26 JUIN 2017